

Entre les Blocks pour la liberté **Gerald Häfner** **Au sujet de la mort de Hans-Dietrich Genscher**

Le monde a connu des ministres des affaires étrangères, qui sans égards et sans scrupules imposèrent les intérêts de leur pays. Il a vu des ministres des affaires étrangères qui virent tous les droits revenant à leur pays et aucun aux pays voisins, des ministres des affaires étrangères qui approuvèrent des guerres violant les droits des peuples et des ministres des affaires étrangères qui au moyen de « preuves » faussement apportées obtinrent subrepticement l'approbation de mener une guerre.

C'est une chance pour un pays lorsque quelqu'un comme Hans-Dietrich Genscher devient ministre des affaires étrangères. Genscher, qui est décédé le 31 mars, fut ministres sous des chanceliers aussi différents que Willy Brandt, Helmut Schmidt et Helmut Kohl. Il fut le ministre allemand des affaires étrangères le plus longtemps en poste. Et il a incarné une nouvelle manière de faire de la politique étrangère. Une manière qui entra bien tôt dans la littérature, sous le terme de « *Genscherisme* ». Il n'était pas seulement presque ubiquitaire¹ — chacun connaît la plaisanterie qu'il laissait circuler à tous vents lui-même d'un clin d'œil —, mais c'était son credo, « *que l'on peut résoudre les problèmes les plus difficiles, lorsqu'on s'efforce de s'entendre* ». Ainsi voyagea-t-il, parla-t-il et écouta-t-il sans cesse. À l'Est, à l'Ouest, au Nord au Sud. Je n'oublierai jamais son regard éveillé et, plus largement encore, ses oreilles gigantesques. Les oreilles étaient l'élément brillant. Aucun homme politique n'avait d'oreilles comme lui. Et personne ne savait aussi bien écouter. Il voulait créer une confiance de tous les côtés. Ainsi devint-il un protagoniste du désarmement et de la création de confiance en Europe. La conférence sur la sécurité et la collaboration en Europe, qui contribua beaucoup à l'entente entre les Blocks et au surmontement du totalitarisme, fut réalisée avec son aide. Ainsi l'unité allemande fut-elle finalement son œuvre, peut-être plus que celle de Kohl.

L'Allemagne fut divisée des décennies durant. Déchirée. Séparée en son cœur par un mur et des fils barbelés. Cette frontière artificielle entre Allemagne et Allemagne, entre les deux côtés d'une rue, d'une ville, d'un champ, d'une vallée, entre des êtres humains d'un même peuple, d'un même espace culturel, elle fut plus massivement surveillée que peut-être aucune autre frontière en Europe. Pourtant chacun ne ressentait pas cela ainsi.. La grande majorité s'était longtemps arrangée du *statu quo*. Ceux qui ne s'en étaient pas, passaient pour des « éternels d'hier ». Chez Hans-Dietrich, il en fut autrement. Il avait vécu dans les deux Allemagnes. Pour lui, l'unité du pays n'était pas un sujet abstrait, au contraire, c'était un besoin du cœur. C'est la raison pour laquelle il put mieux communiquer et d'une manière plus crédible que d'autres, avec la Grande-Bretagne et la France, la Russie et l'Amérique, au moment où l'unité fut de nouveau à portée de vue. Il savait que l'Allemagne devait renoncer à quelque chose pour obtenir ce qu'elle désirait vivement. Aussi déclara-t-il devant l'Assemblée générale de l'ONU la reconnaissance définitive de toutes les frontières d'après-guerre, avant tout la frontière occidentale polonaise² et fit nettement comprendre que l'Allemagne réunie au cœur de l'Europe serait une puissance de paix et aucunement militaire, orientée sur l'équilibre et l'entente. À l'occasion il ne s'agissait pas seulement de son pays. Il voyait dans le surmontement de la partition allemande aussi la clef du surmontement de la division de l'Europe.

Genscher est parvenu à atteindre la percée décisive pour l'ouverture de la frontière pour les nombreux réfugiés est-allemands dans les ambassades, par son contact personnel avec le ministre russe des affaires étrangères d'alors, Chevardnadze, en marge d'une Assemblée générale de l'ONU à New York. À l'occasion cet entretien avait failli ne pas avoir lieu : car Chevardnadze avait expliqué, à la demande d'entretien de Genscher, qu'il disposait seulement du temps nécessaire si celui-ci pouvait venir de suite. Or, Genscher n'avait pas de véhicule à ce moment-là. Ainsi, il arrêta un véhicule de police, expliqua ses motifs et son urgence et avec les gyrophares bleus allumés, au travers de la circulation new-yorkaise, il fut amené à

¹ Il faut savoir que *Dietrich*, son deuxième prénom, signifie aussi « rossignol, passe-partout », bref capable d'ouvrir « toutes les portes » y compris celles du cœur et de l'âme... *ndt*

² La plus difficile à accepter puisque négociée uniquement par Staline et Churchill, tous deux plongés d'ailleurs à ce moment-là dans un état d'ébriété avancée (voir l'ouvrage de Markus Osterrieder : *Monde en révolution*) pour l'acceptation de laquelle d'ailleurs, à cause du déplacement de plus de 8 millions de personnes qu'elle entraîna, du fait qu'elle accordait aux Soviétiques de plein droit, la région polonaise (qu'ils avaient conquise par l'exécution de l'accord félon germano-soviétique de 1939, signé par Staline et Ribentrop) ; Wiston Churchill eut d'ailleurs à répondre de ses décisions devant le Parlement anglais. *ndt*

l'ambassade russe. Arrivé là, il demanda au ministre des affaires étrangères russe son accord pour la sortie des 4500 réfugiés dans les ambassades et le passage de la frontière. Chevardnadze lui demanda de quel genre de gens il s'agissait là ? Suite à la description vivante qu'en fit Genscher, suivit une autre question : « Y a-t-il des enfants parmi eux ? » Genscher répondit : « Oui, des centaines ! ». Là-dessus Chevardnadze rétorqua aussitôt : « Je les aide ! » Et il contacta le ministre des affaires étrangères de la RDA, Fischer, et lui fit comprendre nettement que les Russes voulaient une solution rapide et aucunes objections contre le fait qu'il y eût un voyage organisant la sortie et le passage de la frontière des citoyens de la RDA en direction de la République Fédérale.

Flairer le vent

Hans-Dietrich Genscher comprenait la politique extérieure comme une croisière en un bateau à voiles. On doit sentir le vent et apprendre à lire — et découvrir comment arriver au but avec celui-ci. Presque jamais, on ne peut atteindre directement son but. Il s'agit beaucoup plus de sentir le vent et de voguer contre ou avec. À l'occasion, on peut parfaitement se diriger vers le but. Il est remarquable qu'il ait fait cela, non seulement entre les deux Blocks Est et Ouest, mais plus encore dans la politique intérieure entre les deux grands blocs de partis politiques SPD et CDU. Il fut allemand de l'Ouest et allemand de l'Est, ministre de l'intérieur et ministre de l'extérieur dans un gouvernement de gauche libéral et dans un gouvernement conservateur. Il fut puissant et modeste, timoré et sagace, irascible et empathique.

Je pense que Hans-Dietrich Genscher, plus que d'autres, a défendu un style de politique de l'Europe centrale, au meilleur sens du terme — pas toujours selon les contenus, mais toujours selon la méthode. Très différemment que ce que nous rencontrons aujourd'hui dans la politique étrangère américaine ou russe, Genscher s'est efforcé sans cesse de connaître les craintes comme ce que les autres avaient à cœur, de les comprendre et d'en tenir compte et à partir de la compréhension de cette constellation de forces, de créer des espaces de liberté au moyen d'une formation adaptée aux circonstances. Nous nous sommes personnellement rencontrés plusieurs fois. Il était fascinant de discuter avec lui. Mais nous nous rencontrâmes dans divers rôles. Et quelque fois seulement, nous fûmes d'une même opinion. Au plus heureuses furent nos rencontres en relation aux questions de la configuration de la politique étrangère de l'unité allemande dans mon temps de rapporteur au *Bundestag* au sujet du contrat de l'unité et de la Constitution — ainsi que porte parole de la politique allemande de la *Fraktion*³. Par contre, notre première rencontre se déroula comme une violente controverse. La *Fraktion* du *Bundestag* avait préparé une audience de trois jours sur la situation au Tibet et invité pour cela le Dalai lama et quelques Tibétains en exil. Cela étant, le gouvernement chinois exerça nonobstant une pression considérable et menaça de graves répercussions. Genscher assista lui-même une fois à une réunion de notre *Fraktion* encore jeune, pour expliquer le fait qu'une audition de ce genre nuirait aux intérêts de notre pays. De fait cette *Fraktion* refusa l'audition effectivement, ce sur quoi, Petra Kelly, Gert Bastian, Lukas Beckmann, Halo Saibold, beaucoup d'autres et moi-même la réalisâmes de façon indépendante et par nos propres moyens.

Un danger de l'effort de comprendre l'autre côté devint ici palpable pour nous. Car pourvu de tous les moyens et pouvoir et de prise d'influence, le gouvernement chinois avait catégoriquement exprimé que cette audition du Dalai lama et des autres « criminels » (dans son expression d'alors) était comprise comme une atteinte portée à son intégrité et une ingérence dans ses affaires intérieures et donc il ne l'acceptait pas. Genscher devait réagir là-dessus. Le côté tibétain ne disposait cependant pas de tels moyens. Dénué de reconnaissance, d'état, de canaux d'expression, d'ambassade, d'argent et de pouvoir, il n'était pas en situation de le faire. Dans cette mesure, il était inexistant pour Genscher, l'appareil d'état et son administration et — tout autrement que la toute puissante République populaire de Chine⁴ — en aucune façon un facteur à prendre en considération. Ce n'est qu'à partir du moment où vaut dans une audition le potentiel d'une disposition de tous à écouter et à ne pas interroger selon une interprétation politique de la puissance d'un partenaire, qu'elle se voit libérée du danger de devenir trop complice du pouvoir — un objectif digne d'effort, mais jamais atteignable.

³ Une commission parlementaire comportant des députés de partis différents. *ndt*

⁴ Chez qui Volkswagen réalise ses meilleures exportations. *ndt*

Hans-Dietrich Genscher était un amoureux de la liberté. Une liberté au sens de la dignité humaine et des droits de l'Homme, non pas la liberté au sens de l'état des comptes. Après 23 ans de ministère, il annonça son départ en retraite à la surprise générale. Cette résolution tint au respect de soi et au désir de se déterminer encore de lui-même sur lui-même et de ne pas se laisser déterminer de l'extérieur à la manière d'un jeune politicien se pressant au pouvoir, qui comprend la politique comme la libéralité des autres — tandis que Genscher envoyait ainsi le signal d'une nouvelle ère de la politique en Allemagne : ne flairant plus le sens du vent, mais gonflant elle-même ses joues pour souffler incessamment et créer le vent, bien loin d'une politique motivée par l'humain, poussant le bateau vers la berge salutaire de la réalité⁵. Ce n'était plus l'époque de Hans Dietrich Genscher.

Conseiller jusqu'à la dernière heure

Son comportement dans la fonction n'est pas seulement caractéristique du caractère et du style d'un homme politique, il y a aussi son comportement après. Il compta toujours parmi les hommes politiques d'Allemagne auxquels on porta sans cesse beaucoup d'attention. Et cette considération lui fut conservée jusqu'à un âge avancé. Sur leur demande, il conseilla ses successeurs, donna des informations, y compris dans les médias, mais il ne persuada jamais rien aux acteurs ultérieurs. Ses paroles étaient circonspectes pleines d'estime. Quel contraste, par exemple, vis-à-vis de Helmut Kohl qui aujourd'hui encore, presque à chacune de ses apparitions publiques, tombe dans la démonstration de pouvoir. Quel contraste avec Guido Westerwelle, le plus grand libéral, auquel, président de parti, ministre des affaires étrangères et vice-chancelier lui aussi, revint de marquer l'ère qui succéda à Genscher et par une disposition remarquable du destin, de mourir presque en même temps que lui. Westerwelle passa longtemps pour un élève de Genscher, mais il avait d'autres objectifs et imprégna radicalement un autre style. Il parlait aigu, pointu, à la manière d'un homme-*sandwich*. Des phases comme : « Un salaire minimum, c'est comme la RDA pure, sans le Mur » manifestaient un autre comportement à l'égard des êtres humains, vis-à-vis des faits concrets ainsi que des deux Allemagnes et de leur histoire⁶ que celui que put vivre Genscher. Il était frappant que Westerwelle utilisait aussi des métaphores empruntées à la navigation à voiles. Pourtant le sens en était différent : « Sur tout navire, à vapeur ou à voiles, il y a quelqu'un qui règle la manœuvre — et ce quelqu'un c'est moi »⁷. C'était l'époque dans laquelle le libéralisme politique commença à s'occuper de plus en plus de lui-même plutôt que de la détresse des gens, il y eut plus d'égoïsme que de liberté et il en perdit justement à cause de cela, d'une manière étonnante, son importance. Hans-Dietrich Genscher resta cependant à l'arrière-plan, un conseiller bienveillant, perspicace, jusqu'à la fin — et toujours avec respect et empathie pour tous les côtés.

Das Goetheanaum 17/2016.

(Traduction Daniel Kmiecik)

Les notes du traducteur n'engagent strictement que lui.

⁵ Car pour l'esprit allemand, il n'est certes plus au goût du jour de tenter de « vaincre par l'épée », dirions-nous, toute modestie mise à part, avec Schiller, mais — si l'on met tous les « bienheureux » anthroposophes à part — en « vainquant par l'économie », l'esprit allemand, ce faisant, n'est toujours pas non plus encore en train de « vaincre par l'esprit », or c'est sa vraie mission, celle de la *Geheimes Deutschland* et cette fois bien entendu **avec ou grâce** aux « bienheureux » anthroposophes. *ndt*

⁶ À l'été de 1963, je franchis le Mur, « déporté » en Allemagne pour un mois dans le cadre d'un échange intercommunal Raimis(59)-Eisleben en Thuringe (nous sommes à l'époque, un an après la rencontre officielle De Gaulle-Adenauer), où ensuite, avec 9 autres Français et 10 Françaises, nous fûmes extraordinairement bien accueillis dans un centre de jeunes *Pioniere* à Lauscha dans le Thuringe. La situation sociale et médicale et les établissements d'enseignement récents que nous visitâmes alors valaient largement l'état des nôtres qui faisaient encore difficilement face au baby-boom. Bien sûr nous avons été plus que bien accueillis et ici c'est vraiment le cas de le dire, comme des « **coqs en pâte** », en symboles **vivants** de la réconciliation allemande si importante que nous étions ! Un petit détail rigolo : tous les matins, salut au drapeau comme à l'armée en France, sauf que le pavillon « français » se trouvait avoir la bande rouge du côté de la hampe..., sans doute parce que le communisme ne pouvait pas le voir ailleurs que « du côté du manche » (mais je fus le seul à m'en apercevoir, tout le monde n'y vit que du feu, et comme les photos sont en noir et blanc..., cela restera secret. *ndt*

⁷ Savez-vous, une fois, en allemand cela rime bellement : *Auf jedem Schiff, das dampft und segelt, gibt es einen, der die Sache regelt — und das bin ich!*

À signaler que *Dampfen* veut bien dire en effet « aller en bateau à vapeur », mais *dämpfen* (avec un *unlaut* sur le « ä ») a un autre sens qui est « éteindre, étouffer, gêner la respiration » c'est-à-dire un peu ce que font nos politique actuellement en « éteignant » nos espoirs toujours déçus désormais ; la langue allemande peut avoir de *schöne* subtilités.... *ndt*